

collection 120°

Jacques Roman

notes vives
sur le vif du poème

Ouvrage publié avec le soutien de la Région Bretagne

© éditions isabelle sauvage, 2014
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez
ISBN : 978-2-917751-46-6

é.]i.s.

*« À notre esprit on ne peut fixer de limites
ni dans le ciel ni hors du ciel. Il s'élève aussi
bien dans les cieux des cieux, qu'il descend
dans l'abîme de l'abîme. »*

Johann Amos Comenius

*« Éther, ô Père ! Ainsi montait le cri par mille et mille lèvres
Multiplié ; nul n'était seul à supporter la vie. Car un tel bien,
C'est par l'échange et le partage avec les inconnus qu'il donne joie. »*

Friedrich Hölderlin, « Le Pain et le Vin »

Au mois d'août 2008, ayant écrit quelques poèmes, les relisant, j'envisageais de poursuivre – de *creuser* – *la chair hantée du livre*. Quelques jours, une semaine, voire parfois un temps plus long, séparaient l'écriture d'un poème à l'autre. Durant ces plages, je griffonnais sur un carnet les *lambeaux* d'une conversation avec la présence et l'absence du poème. Un jour, je cherchai un titre sous lequel rassembler ces *traces* méditatives, et ce fut : *Notes vives sur le vif du poème*.

Ces notes *prises* entre le mois d'août 2008 et le mois d'août 2012, je les ai relues, très exactement le 31 décembre 2012, je les ai relues en lecteur *critique*. J'entends *prises* comme qui escalade. Ces notes ne sauraient délivrer un savoir *sur* le poème. Elles ne font que *rôder autour* de lui, elles l'appellent, elles l'interrogent. Pour autant qu'elles révèlent *des* chemins, elles n'en tracent *aucun*. L'essentiel ici est que ces notes vives témoignent d'une *foi* dans le poème – ce n'est pas l'auteur qui affirme. Au lieu d'une affirmation, il faut lire une *traduction*, si maladroite soit-elle, de *cela* entendu dans le silence, de *cela* qui parle, ou cesse de parler afin de nous conduire *vers* le possible, le possible *et* son chant.

Ces notes ne sont pas un *journal* mais souffle *entre* aube et couchant, respiration au-delà de l'art... De l'élan du tourment au tourment de l'élan, qu'accomplissent-elles ? Une *condensation*.

À la relecture de ces notes vives, il m'a semblé entendre *une* voix, non mienne mais voix d'une présence qui m'accordait l'entre-tien. Un lecteur, non penché par-dessus mon épaule

mais assis à mon côté. Depuis quand? Je ne saurais le dire, abîmé que j'étais dans ma tâche. Pourtant, je crois aujourd'hui que cet entre-tien n'eût pu avoir lieu si ces notes n'eussent été ouvertes en *adresse*.

7 janvier 2013

J'interroge ce lieu très doux et violent à la fois, l'interroge d'une violence sondée en amour que seul recueille le poème. Parviendrais-je à une sorte de déconstruction de ma construction, ou le contraire? Rêverais-je du livre pour la première fois de ma vie? Un chant entre les dents serrées n'est pas moins beau ni moins étendu qu'un plain-chant.

Je préférerais que ce soit grand plutôt que beau.

À *recueil* je préfère *volée*: une volée de poèmes. À peine sais-je d'où ils viennent. Ils m'instaurent *peuplé*. Je les écris au crayon noir d'une force brève. Du romantisme allemand à la tradition italienne qui va de Dante à Leopardi, de Leopardi à Saba, Pasolini, Penna... Et je penche *heureusement* pour la réalité d'un rêve incarné... Les sensuels sont des êtres qui dévouent leur vie à l'absolu sans majuscule... de fulgurantes traversées de l'âme dans le dehors... le plein aveu d'une passion millénaire... non l'unité formelle mais la fragile exactitude de l'indicible unité... La pureté du poème a sa source dans un tremblement de la chair qui n'est peut-être que sa mémoire animale.

Le livre comme un verger dont les fruits ne mûriraient que pour les chenapans. Je médite ce mot d'une vie incessante:

transgression. J'y repère une forteresse où je respire et, respirant, je puis chanter, essayant de nommer ce qui m'avait ôté la parole... Le désir attaché à ma chair, je l'ai conduit au corral et lui ai passé au cou le licol de la tendresse, je l'ai *travaillé* : son regard dans le mien, c'était écrire... écrire à l'ombre de cette chair qui se dresserait *entre* terre et ciel.

À rester près du livre, fidèle, le murmure du désir accompagne mes pas, il semble avoir traversé l'air et le temps pour venir se coucher dans le drap d'être, son désordre amoureux. Et le témoin, dans l'encre plonge son *signe*... Ce que l'amour charnel inspire de mots, ce sont coups de fouet à mener l'attelage de la vie vers l'apaisement de son délire.

Et toujours le premier vers, premier coup d'archer d'une ouverture qu'encore j'ignore.

Partout, étendue sur tout, cette boursouffure de l'orgueil nichée misérable dans le médiocre d'une course haletante sans étapes. Les grands poèmes n'ont plus cours. Va ! Va comme va l'innocent. Va ! Ne te retourne pas ! Témoin de l'étendue que la vie tend à *notre* vie, cette étendue où repose cela... cela tel le trésor englouti en la fosse profonde et qui

attend le nageur rare. Et de la mort, ne laisse à l'écrit que le drapé soyeux, celui-là qui glisse quand se meut le corps à l'abandon.

Au sein du poème, venus de ses racines, l'instant, l'éternité, le présent du passé accordé au passé, ce parfum qui entoure tout présent.

Puissance d'un dire, *rebelle* au royaume de la feinte... On ne s'attable pas ici pour écrire un poème, c'est lui qui met la table et le couvert, tout est dressé... Surtout ne pas craindre la « gaucherie » propre à l'élan furieux, la travailler plus que la préciosité et la manière.

Tel le forgeron aux prises avec le fer, forgeant tu es forgé, tordu, plié en vue d'un emploi. Tout est là dehors, concret, non pas dans l'idée mais dans la tension offerte à tes sens, une lecture... Accorde à tes lignes l'élan imprévisible qui ne saurait être vouloir, accorde-leur la moitié du geste tracé dans l'attirance... Le poème, salve d'avenir dans le gris du temps... Consentir à ce que la Grande Vie ne puisse se lire que dans le filet mince d'une vie apte à la transfiguration.

Il est là, écrit, il fait signe à son auteur désœuvré. À le lire, je suis invité tel un peintre devant le sujet d'une nature morte. Je médite... un lieu où flétrir serait de grâce, où un art poétique pourrait, si même sombrant dans son époque, *jouir* de ce fleurir.

Toujours orgiaque, le poème écrit parfois comme on exécute un croquis dans l'élan de la beauté à dévorer : exécution libre, sans souci de coller à la tradition, à l'acceptable, exécution au loin du correctement pensable et de ses gardiens. Orgiaque dans la démesure où il s'offre à tous, d'une circulation sans attente de descendance. L'orgie est ma demeure dont le petit nom est vie. Le plus souvent à la fin du jour, à la fin d'un cigare, volets ouverts aux lucioles... salutaire insolence d'enfant lancée contre la cruauté.

On l'écrit se tenant derrière lui. Il vous a précédé. Il est l'eau fraîche recueillie dans la cruche. On s'est fait potier... glisse la main sur la blanche étendue de la page... on entend une chanson venue de plus loin que le Verbe.

Il *arrive* et je suis dans l'état du *surpris*. État qui pourrait s'énoncer paradoxe : sentiment de complétude et dans le même temps envahissement en moi *du vide*. Mais peut-être

n'est-ce pas paradoxe ? Le poème est là, tout à la fois *puits* et *pic*... L'écrire est geste, geste de donner un corps passager à ce qui existe hors de nous et mande à être, non pour nous mais pour l'espérance d'un être mortel en l'être mortel... son commencement puise sa force au commencement, fragile force en laquelle je consens au commencement, fragile force qui m'accorde *instrument*.

La douleur de l'extrême solitude est tout entière faite d'un alliage caractéristique qui fait de celle-ci une *douleur indolore*. Dès lors la pitié qui s'y attacherait ne reçoit aucun accueil. Il se pourrait que cette douleur-là soit pareille à celle d'un dieu en attente de l'homme – à l'image du poème.

L'écrin cristallin d'écrire abandonné à l'abandon.

Il m'est venu d'un pur éclat de lumière en l'œil. Il faudrait pouvoir dire des sens la double entrée qui nous permet d'accéder à une vérité qu'aucun mot ne saurait capturer de son orgueil, une vérité à étreindre comme amante au lit de l'amour aussi vaste que le désert... l'ambition quand elle vient à traverser au sentier du poème... comme un animal en alerte, averti d'un danger, ce dernier abandonne à jamais ce sentier-là.